

après minuit, pour aller ouvrir aux garçons-épiciers, qui font valoir, en guise d'excuse, qu'il y a eu tant de "commandes à remplir" qu'ils doivent être sur le chemin encore une bonne heure au moins.

Il me semble que, pour ces gens-là, il ne doit guère être agréable, de se lever, après une journée aussi besogneuse, à sept heures, pour une basse-messe, ou aller entendre une grand'messe—ce qui n'est pas une œuvre délassante et peut absorber toute leur matinée.

Et puis, puisqu'il faut tout dire : dans la classe instruite, on trouvera peu d'incroyants, mais en revanche, beaucoup d'indifférents. Ceux-ci manquent la messe—et cela trop de fois—non par cynisme mais parce que l'heure ne leur convient pas. A un autre moment de la matinée, tous y assisteraient.

Puisque dans le but d'éviter un plus grand mal, l'Eglise avec son immortelle sagesse, accorde toutes les concessions qu'il lui est possible de donner, voici la concession qui s'offre au zèle de nos pasteurs.

Toutes les villes de l'Europe, à commencer par Rome, en donnent l'exemple. D'ailleurs, tôt ou tard, en notre pays, l'usage en sera établi. Pourquoi n'en jouirions-nous pas maintenant, tout aussi bien que nos arrière-neveux ?

FRANÇOISE.

Mode Naturelle

Trois jeunes filles du meilleur monde de la société américaine viennent de lancer une nouvelle mode, c'est de se promener avec les cheveux flottant librement dans le dos, comme ceux des petites filles.

C'est très bien ! Mais cette mode ne pourra être suivie que par les femmes bien partagées au point de vue de l'opulence de la chevelure.

Quant à celles qui sont obligées d'avoir recours au postiche, elles devront rester coiffée à l'ancienne mode, à moins qu'un ingénieux fabricant ne trouve moyen de simuler la véritable chevelure éparsée. Il fera fortune, celui-là.

C'est une occasion à saisir par les cheveux !

MADAME BLANC

TH. BENTZON

RIEN de plus naturel que l'attention et l'affection que portent les Américains à celle qui s'est dévouée si assidûment à comprendre et à faire connaître leurs aspirations ! Elle s'est occupée tout spécialement de présenter les travaux et les succès des femmes de notre pays, à leurs sœurs de France, dont nous avons beaucoup à apprendre, puisque les vertus simples et le charme de la femme peuvent encore être étudiés avec avantage sur le sol français.

Thérèse de Solms Blanc, ou Th. Bentzon, romancier et moraliste, est née dans un vieux château français à Seine-Port, en France, près de ce qu'elle appelait elle-même, "un délicieux village," dans le département Seine-Oise. Le château appartenait à sa grand'mère, la marquise de Vitry, femme d'un caractère énergique et fort, le bon ange des alentours. Cette grand'mère épousa en premier mariage un Danois, le lieutenant-général Adrien-Benjamin de Bentzon, gouverneur des Antilles danoises. De ce mariage naquit une fille, la mère de Thérèse, qui épousa le comte de Solms. "Ce mélange de race," dit madame Blanc, explique une espèce de cosmopolisme moral et intellectuel, qui se trouve dans ma nature. Mon père, d'origine allemande, ma mère, d'origine danoise—mon nom de plume est danois,—ayant des ancêtres protestants, quoi qu'elle et moi fussions catholiques ; ma grand'mère, une vraie et spirituelle Parisienne, gaie, brillante, vivace, avec une santé imperturbable, et une bonne humeur qui en est la conséquence,—ce mélange ne pouvait que produire un être cosmopolite."

Les années d'enfance que madame Blanc passa à la campagne furent propres à la santé de l'enfant et à son développement physique. La famille du château, quoique loin d'être riche, était néanmoins considérée comme le pouvoir protecteur du petit village qui entourait leur domaine. La famille alla bientôt habiter un autre château,

cette fois-ci en Orléans, où les deux enfants, le frère et la sœur, passaient la plus grande partie de l'année.

Le marquis de Vitry était le plus affectueux des grand'pères, et vrai type du vieux régime, ayant atteint l'âge de quatorze à quinze ans quand la révolution éclata. Pendant le règne de la terreur, sa vie et celle de son frère furent sauvées par leur tuteur ; et, dans un bureau d'imprimerie où ils furent cachés, comme apprentis, ils eurent à composer l'affiche de vente de leurs propres domaines confisqués.

Les souvenirs d'enfance de madame Blanc, dans cet intérieur de campagne, où elle et son frère se faisaient compagnons des enfants du village, nous donnent de charmants aperçus, d'une France qui n'existe plus.

De très bonne heure, on trouva une admirable institutrice anglaise pour la petite Thérèse et pour son frère. Mme Blanc elle-même dit de cette période de sa vie : "A la base de tout ce que j'ai fait, je trouve l'influence morale de ma mère, qui prêchait par l'exemple, joint à l'élan britannique que me donna chère Mlle Robertson, qui m'enseigna l'amour de la vérité et de la simplicité ; les traditions du foyer de mes grands parents, qui me tinrent d'un siècle en arrière dans bien des choses ; un amour passionné pour la nature, grâce à de longues années passées à la campagne où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie ; la vive appréciation des beautés d'un paysage ; la curiosité précoce d'apprendre, et le bonheur qui vient de griffonner."

C'est dans cet entourage sain et pittoresque que vécut l'enfant, sauf pendant certaines périodes brèves, passées à Paris, avec son père et sa mère qui avaient fait de la capitale un pied-à-terre d'hiver.... Ainsi s'écoulèrent les jours jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de seize ans, quand il fut question de lui procurer un mari. Ce fut un des derniers actes de la vie de son père. Il mourut l'hiver du mariage de